



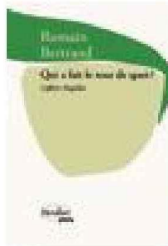
MOHAMMED DIB

*Les Terrasses
d'Orsol*

z



IL FUT UN TEMPS OÙ LES MOTS « ÉPICIER » ET « ÉPICERIE », la noix de muscade et le clou de girofle, n'évoquaient pas tant le petit commerce, avec sa routine maussade et son gérant pointilleux, que la course au large, le merveilleux exotique et l'impérialisme colonial. Ce monde où l'épice-reine enfievre le monde, où la figure de proue détrône la tête de gondole, Romain Bertrand y plonge à pleins bras, nous offrant une tonitruante évocation des gestes de Magellan (1480-1521) et d'Elcano (1487-1526); les premiers, entre 1519 et 1522, à « ceindre le monde » – à effectuer une circumnavigation. Sagas, certes, mais qu'on livre là débarbouillées de toute une mythologie super-héroïque, donnant toute sa part à l'énergie exploratrice et aux ripostes combatives des Asiatiques: « *L'Histoire ne commence pas avec l'arrivée des Européens en Asie. Elle les y attend, un sourire narquois au coin des lèvres.* »



Le Magellan que l'historien nous peint au couteau, archives en mains, n'est plus le gaillard inébranlable de la tradition, mais un Portugais de petite taille, traînant sa jambe droite tel un boulet, ingénieux navigateur mais cruel et sanguinaire maître du bord, mort d'un coup de lance sur l'île de Mactan. Un homme dont la vie culmine avec la découverte du cap qui portera son nom à l'extrême pointe de l'Amérique du Sud, point du globe qu'il nomme d'emblée, soulevé par la joie, « *cap du désir* ». « *L'homme qui rejoint son désir, écrit Bertrand, l'homme qui donne à cela même qu'il convoite le nom de sa convoitise – et qui, pour finir, abolit entre son rêve et lui tout écart en baptisant à sa semblance un danger en forme de détroit...* » Une ouverture en fanfare pour le nouvel habillage de la collection de poche des Editions Verdier.

S'IL Y A CEUX QUI NE SAVENT PAS OÙ ILS VONT et ce qu'ils vont trouver (les grands découvreurs lancés sur la mer des Ténèbres), il y a ceux qui savent très (trop) bien où on les envoie, mais qui chavirent en réalisant ce qu'ils découvrent, comme le protagoniste des *Terrasses d'Orsol* (1985), roman



influencé par des séjours en Finlande du romancier algérien francophone Mohammed Dib (1920-2003). Si Eid, le fonctionnaire héros, est envoyé à Jarhber, c'est pour une mission d'étude. Il y vivra, en deux temps, une aventure sidérante: d'abord, grâce à la découverte, au cœur d'une ville au calme

suspect et à l'architecture énigmatique, d'une fosse où grouillent et s'entremêlent des corps singuliers, fosse dont personne ne souhaite parler; ensuite en rencontrant, lors d'un séjour insulaire, la figure énigmatique d'Aëlle, femme-sphinx.

Une aventure aux parages des récits de villes incertaines, randonnées improbables marquées par l'exploration de topographies aberrantes et l'apparition de figures fantastiques. Mais c'est à la singularité brûlante et hoquetante de la voix monologuée et écharpée qui porte le récit de créer véritablement le climat du roman: sentiment vertigineux entre cauchemar et acuité réaliste, demi-sommeil ou lucidité d'enquêteur. Un classique du réalisme fantastique.

LE MOT « REQUIEM » ÉVOQUE LE CHANT DES MORTS, pour les morts, mais son véritable sens est « repos ». Et c'est bien de vision reposée, de calme propice dont fait son pain



Requiem (1967), du poète suisse Gustave Roud (1897-1976), un herbier d'éclats intérieurement, fruit de trente ans de méditation et de collecte visionnaire, dont son préfacier, Claro, écrit: « *A la consommation des siècles, le poète oppose la consommation des jours, en une gerbe aussi savante que fiévreuse – que seule la neige de la page a le pouvoir d'apaiser.* » ■

► **Qui a fait le tour de quoi? L'affaire Magellan**, de Romain Bertrand,

Verdier, « Poche », 186, 9,50 €.

► **Les Terrasses d'Orsol**, de Mohammed Dib, Zulma, « Poche », 186 p., 9,95 €.

► **Requiem et autres poèmes**, de Gustave Roud, préface de Claro, Zoé, « Poche », 150 p., 10 €.

PHOTOS BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL, ANNIE CIVARD, BRUNO LEVY